

—J'ai soif ! dit Pierre l'Assommeur.

—Eh bien ! fit le premier cavalier, tranquillise-toi, nous voici arrivés, tu vas boire.

—Où cela ?

—Quand tu seras descendu.

—Et par où descend-on ?

—Tiens, Bernard va te montrer le chemin.

« Allons, grand coëtre, continua celui qui paraissait diriger la bande en se tournant vers le chef des argotiers (car la troupe qui venait d'arriver n'était composée que des respectables enfants de la Petite France) allons, grand coëtre, à toi les honneurs ! passe le premier, mais tiens-toi ferme ! Votre souper, à tous, est préparé !

—Alors, à table ! dit le grand coëtre en s'avancant vers le second cavalier, lequel se dirigeait vers la corde à l'aide de laquelle nous avons vu Fleur-de-Pommier opérer sa descente périlleuse.

La vue du chemin à parcourir ne fit pas sourcilier le grand coëtre, lequel s'attacha bravement au cordage et se mit en route avec une dextérité, une agilité et un sang-froid décelant une furieuse habitude des escalades de maisons et des faites de prison.

Tandis qu'il descendait, le second cavalier faisait entendre un sifflement aigu accompagné d'une modulation devant sans doute servir de signal et prévenir la sentinelle de garde dans la crevasse de l'arrivée d'un membre de la terrible association.

—A toi, Pierre l'Assommeur ! dit le premier cavalier.

Pierre l'Assommeur s'avança et descendit comme était descendu le roi de la cour des Miracles.

Puis, ce fut le tour de chacun des autres : Jacques le Baguenaud, Tallebot le Bossu, Sulpice les Jambes-Torses, Mathias le Camus, Jehan de la Potence, Jaqueline la Longue, toutes nos anciennes connaissances enfilées de la foire Saint-Germain, de la cour des Miracles, de la place du marché de Fécamp, accompagnées d'une vingtaine de leurs estimables camarades.

Tous les vêtements déchirés, mis en lambeaux par la bataille du matin, tous ruisselants d'eau, mouillés croûtés par la tempête, quelques-uns un empêtre sur la figure, quelques autres couverts encore de sang mêlé de boue ; tous enfin dans l'état le plus lamentable, mais tous armés jusqu'aux dents, alertes, dispos et intrépides, en dignes enfants de sac de corde qu'ils étaient.

Aucun accident n'entrava cette succession de descentes périlleuses ; les argotiers, déployant autant d'adresse et de force qu'en avait déployé leur chef ; mais un temps assez long s'écoula entre l'introduction du grand coëtre dans les grottes et l'arrivée à la crevasse de la falaise du dernier argotier.

Durant tout ce temps, le pêcheur n'avait témoigné ni la plus légère crainte d'être découvert, ni la moindre disposition à fuir. Il était resté calme, immobile, attentif, dardant ses fauves prunelles sur les hommes qui défilaient un à un devant lui et les comptant à mesure qu'ils descendaient.

—Trente ! se dit-il en lui-même lorsque le dernier argotier eût disparu.

Maintenant restent les deux autres ; mais je crois qu'ils ne descendront pas tous, et que la Providence m'aura décidément bien servi !

En effet, les deux cavaliers étaient demeurés sur la falaise, ne semblant nullement se hâter de suivre le chemin qu'avaient pris leurs compagnons.

Tous deux s'étaient même rapprochés de l'endroit où ils avaient attaché leurs chevaux, c'est-à-dire de la touffe de genêt

derrrière laquelle s'abritait le pêcheur dont ils étaient loin de soupçonner l'espionnage.

Au reste, la nuit était tellement noire, le temps tellement affreux, la tempête tellement furieuse, qu'il n'eût été difficile aux deux nouveaux arrivants, alors même qu'ils se fussent doutés de la présence d'un tiers, de constater cette présence.

Les deux hommes demeurèrent face à face, en silence, semblant profondément réfléchir.

Eufin, celui qui avait jusqu'alors donné des ordres reprit la parole.

—Donc, tu as accompli ta mission, Bernard ? dit-il lentement.

—Parfaitement ; je suis retourné à Fécamp, je me suis glissé auprès de la baronne, et je lui ai fait part de l'enlèvement de La Chesnaye.

—C'est cela. Et qu'as-tu ajouté ?

—Ce qui était convenu entre nous. J'ai ajouté que j'allais t'accompagner jusqu'aux grottes, que tu allais y descendre, et que tout allait bien.

—Bon !

—Quelle se trouve, elle, au point du jour, à Etretat sur la falaise.

—Très-bien ! Elie l'a promis ?

—Elle l'a promis. C'était bien là, n'est-ce pas, tout ce qui concernait Catherine ?

—Oui, mon cher Bernard. Tu sais maintenant ce qui te reste à faire personnellement.

—Pour le prévôt ?

—Oui.

—Rapporte-t'en à moi, Caméléon !... mais...

—Quoi ?

—Ce que tu m'as dit est vrai ?

—Je te le jure !

—Ainsi, ils menacent de nous abandonner ?

—J'ai entendu leurs projets de leur propre bouche. Reynold veut renoncer à l'existence qu'il a menée jusqu'ici, quitter la France avec la femme que tu sais, s'emparer des millions de Van Helmont, et vivre splendidement en Allemagne et en Italie. J'ai surpris ce secret ce soir même, te dis-je !

« Humbert, lui, fera ce que j'ai confié !

« Maintenant, tu connais aussi bien que moi le secret de La Chesnaye, Bernard. Je t'ai tout révélé, tout, jusqu'à ce qu'a accompli Mercureus !

—Alors, fit Bernard, tu as raison, Caméléon, il faut agir, il est temps ! Ils nous sacrifieront sans regret et sans honte ; ils briseront les instruments dont ils se sont si bien servis, et auxquels ils doivent leur puissance. Nous serions fous d'hésiter plus longtemps !

—Donc, tu es prêt ?

—Je suis prêt.

—Alors, fais ce qui est convenu.

—Je le ferai.

—Retourne à Fécamp, et ensuite...

—Je rejoindrai Catherine à Etretat.

—C'est cela.

—Rapporte-t'en à moi, Caméléon, je te le répète.

—C'est convenu alors, et, quoi qu'il arrive, nous nous serons mutuellement fidèles ?

—Quant à moi, je le jure ! dit Bernard.

—Je le jure aussi ! ajouta Caméléon.

—Alors, à nous enfin la puissance et la fortune !